

— — — — —
*JACQUES AMYOT,
TRADUCTEUR
FRANÇAIS*

ANTOINE BERMAN

*PROGRAMME
SENSIBLE*

ANNE-MARIE GARAT

—
*DIPLOMAT, ACTOR,
TRANSLATOR, SPY*

BERNARD TURLE
—

DIPLOMAT, ACTOR, TRANSLATOR, SPY

Bernard Turle

Traduit par Dan Gunn

The Cahier Series, Center for Writers & Translators, n° 19, 2013 –
The American University of Paris

L'objet

L'objet est extraordinaire. Du moins, dans sa finalité.

Publié sous un élégant format de cahier, il contient un livret – le texte en français de Bernard Turle intitulé « Le Traducteur-orchestre » – puis la traduction de ce livret en anglais par Dan Gunn sous le titre *Diplomat, Actor, Translator, Spy*. Entre les paragraphes, parfois en pleine page, des photos de famille des années 1950-1960, captées de films numérisés. Pixellisées et non légendées.

Un texte, au dos du bandeau de présentation, explicite le projet : « Little has been written about what it actually feels to be a translator [...] » Il s'agit donc du ressenti du traducteur, et non d'une conceptualisation théorique.

Jusque-là, donc, c'est un bel objet : beaux papiers, belle impression, belle et sobre couverture. On le lit – on y plonge, on s'en délecte, on s'y reconnaît (en traducteur), on l'admire (en lecteur). Le texte anglais reflète la préciosité charnelle de l'original, lui prête parfois une ossature autre (traducteur régisseur, qui travaille la lumière pour œuvrer à la transparence des idées). Et puis, on en vient à la postface de Dan Gunn, qui raconte l'histoire de ce duo. Et l'objet cesse d'être un objet pour devenir une œuvre animée, articulant dans la chair des mots et des images une véritable rencontre en traduction.

Les auteurs

Bernard Turle est l'auteur d'une centaine de traductions (dont celles des œuvres d'Anthony Burgess, V.S. Naipaul, John E. Wideman...), et le récipiendaire des prestigieux prix Coindreau et Baudelaire. Ce rare objet se présente comme la somme de toutes ses expériences, le reflet de leurs prismes juxtaposés en une seule plaquette, à l'instar d'un

Nu descendant l'escalier duchampien. Il se donne à feuilleter pour mieux rendre le mouvement de l'ensemble, dessiner la silhouette de l'homme en marche, du « traduisant ». Y transparaît aussi son activité de librettiste et de romancier.

Dan Gunn enseigne la littérature à l'American University of Paris. Il y dirige le Center for Writers and Translators. Auteur, traducteur, co-éditeur de la correspondance de Samuel Beckett, il est également le rédacteur en chef des *Cahiers Series*. Si son nom n'apparaît que dans sa brève postface (ou faut-il parler d'épilogue ?), il se révèle dans de savoureux choix lexicaux (qui accentuent souvent l'image originale, comme *carbuncle* pour « verrue » ou *gobbledygook* pour « sabir »), dans des jeux de mots ingénieux (paronomase de cacher/gâcher, traduite par *spoil/soil*), ou dans les mots-valises de l'entrée « Nonsense » (« Blabbergusted, the hulabalooligan retorted frater still : 'Let me sink' »)¹.

Le(s) texte(s)

Ce qui frappe tout d'abord le lecteur, c'est la place de premier plan accordée au texte traduit. En effet, si le texte source fait partie intégrante de l'ouvrage, il n'y est pas relié – pas cousu, en l'occurrence. Il est en situation d'encart, en référent de la traduction, qui s'offre, elle, en pleine page, et illustrée comme l'on sait. Il a l'air d'un supplément luxueux par sa modestie, son papier fin, sa fragilité, son format plus petit et son foliotage (16 pages contre 41 en anglais). Un cadeau, en somme. On est loin, ici, de la classique présentation des textes source et cible en vis-à-vis.

Délaissant l'image rassembleuse du « traducteur-orchestre », le titre anglais décline les aspects par lesquels Bernard Turle se définit au fil du texte : diplomate, acteur, traducteur, espion. Le lecteur de la traduction serait donc en droit de s'attendre au récit d'une vie aventureuse, voire dangereuse et même interlope.

Or, point de récit mais des confidences suivant la structure d'un abécédaire : 26 entrées où Bernard Turle livre ce qui l'a conduit à embrasser cette profession. Le mot « embrasser » n'est pas ici seulement métaphorique. Pour lui, la traduction appartient au domaine du corps – le sien, celui de l'autre –, du charnel, de la sensualité, de la jouissance. Elle épouse les ombres, les combats, les

¹ Traduction de : « Prix de cours, le claloubard a rétorqué plus vitre encore : "Laisse-moi réfléchier." »

contradictions de cette constante recherche de l'altérité et de son contraire : la fusion, la production du texte enfanté et aussitôt abandonné au nom de l'auteur premier. « Le traducteur est un auteur accouché sous X », écrit-il, et reste considéré comme un « être de papier [...] conscient qu'il n'aurait [...] dans une fictive postérité, en guise de fauteuil, qu'un tabouret sinon un strapontin, et que sa statuette ne serait pas en bronze mais en régule. » J'ajouterai qu'il partage, au moins dans le microcosme des traducteurs, le capital symbolique de ces auteurs, et que la beauté de son verbe créateur est à la mesure de ceux qu'il sert si passionnément.

Donc, 26 fragments. Des observations, des souvenirs, des confrontations, des témoignages intimes. Il explicite sa relation aux écrivains qu'il traduit (Ackroyd, Spackman, Hanif), à ses collègues (déplorant leur statut commun de « caste inférieure des sphères de l'édition »), au traduire, acte « pénélapien [...] attendant, qui sait, le retour du "moi" non morcelé, enfantin, qui a précédé l'acquisition d'une seconde langue ». Le traducteur est pour lui un « génial faussaire », un « brillant illusionniste », « une doublure tragique », « un espion à la solde de l'écrivain », un « caméléon », un « acteur »...

Dans l'entrée « Ligne de beauté », il détaille les étapes de son travail, une opération en six temps, dont le deuxième relève de l'*action painting* et le dernier, une fois « la nouvelle traduction achevée », du « sacrifice du *hic et nunc* sur l'autel d'une perspective à laquelle invite le chant des sirènes, illusoire postérité ».

Il y expose son expérience des langues : « du français à l'anglais. De l'anglais à la civilisation britannique. De la civilisation britannique à l'histoire du Commonwealth. Ainsi vers le Raj, l'Inde, et récemment [...] le hindi [...], nouvelle frontière personnelle ».

Il y décrit la « relation incestueuse entre traduit et traduisant », et surtout les perceptions du corps traduisant. L'entrée « Kaléidoscope » en rend la folle ambiguïté : « le corps du traducteur devient un écran sur lequel sont projetés des effets de lumière. L'ordinateur a son propre écran. Entre les deux s'installe un échange féroce. »

La part d'enfance

Cette collaboration a une histoire qui influence sa conception, et que l'on apprend seulement dans la postface.

Elle est née d'une rencontre autour d'une traduction de Bernard Turlé : celle d'un roman lui aussi structuré par l'ordre alphabétique (*The Plato Papers* de Peter Ackroyd – *Le Dossier Platon*), posant le

problème de la structuration des entrées dans la langue cible. Le défi qu'ont voulu relever Bernard Turle et Dan Gunn était de veiller à la « consistance alphabétique » d'un texte bilingue, pour que chaque entrée dans les deux langues soit dotée des mêmes lettres – une contrainte influençant du même coup leur création commune.

Leur écriture procède d'une mise en abyme renforçant l'effet de kaléidoscope. Le texte source se fait l'écho d'autres livres traduits qui eux-mêmes ont donné naissance à ce projet d'équivalence, instaurant une relation égalitaire entre auteur et traducteur d'où émerge bientôt la notion de double. Sans que l'on sache vraiment qui est le double de qui.

Le trouble du lecteur se transforme en émerveillement au moment où il comprend que les photos n'illustrent pas l'enfance de l'auteur mais celle de son traducteur. La traduction a donc ouvert un troisième écran, celui du souvenir. Car l'enfance est constamment citée dans le texte de Bernard Turle. C'est le temps de la découverte de sa vocation : « rendre au monde sa monophonie première dans la conscience et le respect de sa multiplicité... » Celle où il perçoit la séparation entre les noms, Quiberon devenant pour lui « la traduction bretonne de Giens », dans la simple équivalence de leur nature de presqu'îles.

On apprend dans la postface qu'en travaillant à cette traduction, Dan Gunn a retrouvé des échos de ses premières années, au point d'éprouver le besoin de visionner des films de vacances tournés par son père – disparu peu après – « comme s'ils contenaient des réponses magiques aux secrets enfouis au cœur de la nécessité de traduire... ». Or ces images ont éveillé à leur tour chez Bernard Turle des correspondances avec ses propres souvenirs.

En refermant ce cahier, le lecteur se sent témoin d'un lien spéculaire magnifique et émouvant, qui le porte au seuil du processus créatif, de son mystère, de ses intuitions. La traduction y a décidément joué son rôle le plus accompli, se donnant à voir dans toute la subjectivité de ses créateurs.

Maïca Sanconie